GALERIE
VALERIE
DELAUNAY

DOSSIER DE PRESSE

Natures Mortes

ARNAUD ADAMI
YOAN BÉLIARD
JULIEN BENEYTON
CORINE BORGNET
DAMIEN CADIO
FABRICE CAZENAVE
CHANG KI CHUNG
CLAUDE COMO
NICOLAS DHERVILLERS
LÉO DORFNER
JULIA GAULT
HAROLD GUERIN
BILAL HAMDAD
MAMI KOSEMURA
GABRIELLE KOURDADZE
VIOLAINE LAVEAUX
JULIE LEGRAND
CLAIRE LINDNER
OLIVIER MASMONTEIL
HELENE MUHEIM
NATACHA NIKOULINE
LIONEL SABATTE
JEANNE SUSPLUGAS
FLORIAN VIEL

Louise Moillon, *Nature morte aux prunes*, huile sur toile, 54 x 73 cm, 1644.

Exposition du 18 novembre au 24 décembre 2021
Vernissage le jeudi 18 novembre 2021

42, rue de Montmorency, 75003 Paris
contact@valeriedelaunay.com
Tél : + 33 (0)6 63 79 93 34

NATURES MORTES

Des fleurs coupées qui se fanent, des objets de plâtres, d'argile, de verre ou de porcelaine disposés ça et là, des tables richement ornées de fruits et de plumes prêtes à accueillir les festivités, d'autres qui semblent figées ou en déliquescence. La nouvelle exposition de la galerie Valérie Delaunay, présentant les œuvres d'une vingtaine d'artistes, explore la « nature morte » sous le prisme d'une diversité de médiums et de supports. Elle s'interroge sur ce genre longtemps déconsidéré, mais qui acquiert une place prépondérante dans l'art contemporain.

En France, on commence à parler de façon récurrente de la « nature morte » à partir du XVIIIe siècle, en regard de l'engouement rencontré par les peintures de Jean Siméon Chardin (1699-1779). Néanmoins, la philosophe Marie-José Baudinet décèle une des premières occurrences de cette expression dès 1690 dans un écrit de Gérard de Lairesse. Ce dernier considère que la « nature morte » doit « rendre tous les objets inanimés tels que fleurs, fruits, vases, ustensiles et instruments de musique, de tous les métaux, ainsi que de marbre, de pierre et de bois…[1]». Il s'agit dès lors de représenter des choses inertes dans une visée invitant à réfléchir métaphoriquement à la finitude de la vie humaine, voire à sa vanité. La décrépitude de l'être s'observe à travers celle des objets, denrées ou décors qui l'entourent quotidiennement. Pourtant, ce sens ne se recoupe pas entièrement avec celui des peintures hollandaises de sujet analogue, désignées par le terme Stilleven à partir de 1650. Là, comme en Allemagne avec Stillebenou en Angleterre avec Still Life, les œuvres n'encouragent plus seulement à adopter une attitude mélancolique. Il s'agit plutôt de prendre la nature comme modèle, de la rendre « immobile » ou « silencieuse », afin d'éveiller un sentiment de quiétude conviant à la contemplation tout autant qu'à la réflexion. On peut par exemple s'émerveiller des fastueux bouquets « impossibles » de Rachel Ruysch (1664-1750), constitués de végétaux qui ne poussent ni aux mêmes saisons ni sur les mêmes horizons géographiques, et dont l'image est figée pour l'éternité. Le vocable français oriente de manière restrictive l'appréciation d'œuvres aux significations multiples, tandis que la terminologie employée dans les pays du Nord ou Anglo-saxons apparait plus ouverte.

Pour décloisonner ces codifications du passé, l'historienne de l'art Laurence Bertrand Dorléac préfère parler de la représentation « des choses ». Dans son ouvrage *Pour en finir avec la nature morte*, elle adopte une approche transversale et dévoile qu'à toutes les époques des artistes se sont attaché•es à figurer des objets « inanimés » de façon plus ou moins autonome. Elle pointe également la complexité de formuler une définition univoque, car « l'histoire de la nature morte depuis ses premières représentations connues balance entre [des] pulsions de vie et de mort, de jouissance et d'abnégation, d'accumulation et de raréfaction, de plaisir et de peur[2]». Ce genre condense donc, hier comme aujourd'hui, des dynamiques contraires en miroir des préoccupations humaines. Il cristallise avec intensité des moments inexorablement fugaces. Les images données à voir semblent ainsi reposer sur le fil, au bord de leur disparition. L'équilibre instable dont elles font preuve résonne d'autant plus avec la frénésie actuelle de la « société d'abondance [3]» dans laquelle nous évoluons, et où nous accumulons sans cesse des vivres et des biens. Dans ce contexte, représenter des choses devient aussi un moyen efficace pour stopper les flux d'images qui nous inondent constamment. C'est une manière de prendre de la distance et d'appréhender les crises sociales, économiques ou écologiques que nous traversons par leurs à-côtés, si ce n'est leurs bas côtés. Les œuvres exposées catalysent des images et objets de notre temps à la manière d'une archéologie prospective oscillant entre réalisme et fiction. Elles témoignent par là tant de la vitalité du monde que de son impermanence, tant de ses lumières que de sa part d'ombre.

Thomas Fort
Commissaire d'exposition indépendant, critique d'art et enseignant.

[1] Marie-José Baudinet, « Le corps et l'inanimé dans la nature morte », Dix-Huitième siècle, n°9, 1977, p.17-26.
[2] Laurence Bertrand Dorléac, Pour en finir avec la nature morte, Paris, Gallimard, 2020, p.93.
[3] Ibid., p.11.

ARNAUD ADAMI

Sans titre, 2021, huile sur toile, 61 x 50 cm

Arnaud Adami est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art de Bourges.

Il est actuellement à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, atelier de Nina Childress.

Il vit et travaille à Paris.

Les peintures d'Arnaud Adami convoquent des éléments d'une réalité contemporaine et sociale dans lesquels les références à l'histoire de l'art n'en sont pas moins absentes. La reprise de certaines grandes peintures de l'Histoire de France est très présente dans la série des livreurs Deliveroo tel ce portrait de Romain en costume de livreur faisant directement référence au portrait en pied de Louis XIV en costume de sacre peint par Hyacinthe Rigaud.

Référence encore à l'histoire de l'art dans les thèmes abordés dans l'exposition personnelle *Consommables* présentée cet été à la galerie, "La chute" qui exprime l'idée d'un déclin moral et "Les animaux écorchés", thème exploré par d'illustres peintres comme Rembrandt, Soutine ou encore Francis Bacon avec "Figure with meat".

En peignant comme des natures mortes les produits de l'industrie humaine, entassement de poubelles ou encore accessoires de travail comme les casques de vélo, les sacs à dos, Arnaud Adami souhaite nous signifier que ceux-ci doivent être vus comme métaphore d'une réalité sociale de plus en plus aride.

YOAN BÉLIARD

Nature morte 4, 2021, plâtre, toner, dimension variable

Yoan Béliard est diplômé de l'Ecole Boulle de Paris.

Il vit et travaille à Poitiers.

Yoan Béliard s'intéresse à la matérialité des images, aux grains qui les constituent, mais aussi à leur capacité à voyager à travers les époques.

L'artiste travaille depuis quelques années le plâtre. Son processus créatif débute par la fabrication de fragments, de formes, en utilisant des procédés divers : moulages, empreintes de fossiles, relevés des traces et reliefs. Il expérimente également le transfert d'images, sur matériaux minéraux.

À partir de ces fragments prélevés et en faisant intervenir le plâtre qui sédimente les visuels et les fige, il recrée des narrations saisissantes.

C'est avec un assemblage poétique, aux apparences naturelles, que les œuvres prennent vie au travers de diverses formes : contenants, bas-reliefs, volumes, sculptures.

JULIEN BENEYTON

Orval, 2021, acrylique sur bois, 22 x 27 cm

Julien Beneyton est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Il vit et travaille à Paris.

La démarche de Julien Beneyton décline toute une iconographie de figures et d'objets très divers, familiers, amicaux ou anonymes, qu'il s'applique à représenter dans le contexte d'une mise en scène précise participant à la production du sens. Elle ne relève en aucune manière de la simple et plate reproduction du réel, loin de là au contraire.

L'artiste compose ses œuvres en prenant soin d'y rassembler tout un lot de données et de critères qui concourent à faire passer au plus juste ce qu'il souhaite exprimer. Il aime se saisir de situations qui le conduisent à mettre en jeu l'adéquation la plus étroite entre l'humain, son caractère, ses conditions de vie et son environnement.

L'art de Julien Beneyton procède fondamentalement et exclusivement de l'idée d'évocation. Le regard étant ainsi confronté à l'idée de leurre et la frontière entre fiction et réalité est prête à s'écrouler. Mais si le réel y est convoqué, il reste à jamais suggéré.

Philippe Piguet
Extrait du texte écrit pour l'exposition "Julien Beneyton, la vie qui va avec" à la Chapelle de la Visitation, Espace d'art contemporain de Thonon-les-Bains.

CORINE BORGNET

Oiseau non perché, Série Xvoto, 2021, encre sur cire sur cierges consumés, 50 x 65 cm

Corine Borgnet est diplômée des Beaux-arts de Poitiers.

Elle vit et travaille à Montreuil.

Depuis 20 ans Corine Borgnet bâtit une œuvre protéiforme questionnant le sens de la vie et de la fragilité de l'être dont les ressorts sont l'absurde et l'oxymore.

Puisant autant sa symbolique dans une iconographie aussi bien empruntée à la grande histoire que dans des modes d'expressions plus populaires comme le tatouage, les contes et mythologies, l'artiste privilégie un médium pour chaque série, dans une démarche de recherche jusqu'à l'épuisement de celui-ci.

Depuis 2017, l'artiste recycle les os de volaille - ces banals matériaux du quotidien, consommés, surconsommés - comme une résurrection du déchet, qu'elle érige en artifices de distinction élitaires : couronne, escarpin, guêpière... Ces objets d'apparats s'imposent ici dans l'arrogante simplicité de l'objet vernaculaire (transcendé), réalisé à partir des reliefs d'un repas.

L'artiste pousse le concept jusqu'à la reconstitution d'un véritable banquet LE DERNIER SOUPER où elle se rit ici du temps et de ses déconstructions, dépliant pour l'amateur d'art, un instant d'éternité.

DAMIEN CADIO

Carthage Europa, 2019, huile sur toile, 190 x 140 cm

Damien Cadio est diplômé de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Rouen et de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Il vit et travaille à Nantes.

Les peintures de Damien Cadio concernent autant leurs images que la peinture elle-même. En commençant par réaliser les véritables pièces dans son atelier, l'artiste photographie ses modèles sous différents angles avant même de penser à quoi peindre précisément. C'est une interaction délicate entre la réalité physique, la peinture pure sur une toile et l'histoire et la tradition attachées au médium.

Précis, cadré et extrêmement minutieux, le travail de Damien Cadio part d'images du quotidien qu'il déplace et décentre pour y amener étrangeté et mystère.

Dans ces peintures riches et dépaysantes, une douceur se conjugue à une menace introuvable ne sachant pas les événements ayant mené à la scène se déroulant sous nos yeux. Pourtant immobile, le cadrage des toiles les remplit d'élan.

FABRICE CAZENAVE

Chemical flowers 1, 2 et 3, 2021, mine de plomb, 40 x 30 cm

Fabrice Cazenave est diplômé de l'École des beaux-arts de Toulouse.

Il vit et travaille à Paris.

Fabrice Cazenave tente de voir au-delà de ce qui se présente à lui. L'immersion dans des lieux de nature l'invite à être réceptif aux diverses sensations qu'il restitue ensuite dans ses œuvres sur papier.
[...]
Invité dans le cadre de la résidence d'artiste organisée à Antibes par le musée Picasso, l'artiste fut attentif aux différents végétaux qui habitent les milieux à la fois urbains et plus sauvages de la région. Il a exploré trois écosystèmes différents et a découvert des espèces à la fois exotiques et d'autres endémiques.
[...]
Ses sculptures composées de plantes carbonisées et d'objets de rebus, de laisses de mer, s'apparentent à des natures mortes, témoins d'un milieu marqué par l'anthropisation. Ses œuvres évoquent des plantes qui cohabitent avec les déchets chimiques. Elles manifestent l'apparition d'un nouvel écosystème typique d'une nouvelle ère.
[...]
Au sol, *Chemical flowers* est composée d'un ensemble de fleurs en fusain et d'argile noire, comme échouées dans une antenne parabolique rouillée. En dessin, ces compositions d'éléments apparaissent d'autant plus comme des bouquets, témoins de notre ère anthropocène et des traces que nous laissons sur les espaces naturels.
[...]
Des questions liées à l'archéologie, à la botanique, à l'écologie et au devenir d'un milieu sont au cœur de cette exposition. Fabrice Cazenave s'engage dans la préservation de l'environnement et a conçu son travail artistique en résidence dans un profond respect du vivant en prêtant attention à une économie de matériaux. Les fusains seront ensuite rendus à la nature et poursuivront un nouveau cycle de vie. Ainsi, l'artiste tend à nous faire prendre conscience des espèces qui cohabitent dans ces sites naturels et nous incitent à y prendre soin. Ses œuvres témoignent des connexions que nos corps peuvent avoir avec le vivant végétal.

Pauline Lisowski
Extrait du texte écrit pour l'exposition de fin de résidence au musée Picasso d'Antibes
Commissaire Jean-Louis Andral

CHANG KI CHUNG

Série Couture Gardens / Fairy tale - Madame Butterfly, 2021, photographie impression huile pigment, 90 x 60 cm

Chang Ki Chung est diplômé d'un Master en « Fine Art Photography » à l'Université Chung-Ang de Séoul et à l'Université d'Osaka. Il est également titulaire d'un Master en « Commercial Photography » au Tokyo Visual Arts College.

Il vit et travaille à Paris.

Photographe intimiste, Chang Ki Chung utilise la lumière avec une parfaite maîtrise pour entrer en communion et magnifier les objets ou les végétaux qu'il photographie.

À la fois issues du registre botanique et des objets familiers du quotidien, les œuvres de l'artiste montrent un parfait équilibre entre les formes et les couleurs à travers un travail soigné de la composition.

"*J'ai été très séduit et intrigué la 1ère fois que j'ai découvert « le globe de mariée ». Cet objet symbolique, si typiquement ancré dans la tradition française. A son apogée au 19ème siècle, il est de nos jours devenu essentiellement décoratif, presque insolite.*

Pièce unique et imaginée avec soin par la mère ou la marraine de la mariée, il devait accueillir le lendemain des noces, le bouquet ou la couronne de mariée en fleurs d'oranger. Puis au gré des années, bon nombre de petits souvenirs (carnet de bal, colliers, broches, souvenirs de baptême, angelots, oiseaux…) allaient venir enrichir cette vitrine hautement symbolique pour la métamorphoser en véritable album de famille, exposée en majesté sur la cheminée ou sur une commode.
[…]

Cette exploration, ce nouveau voyage entre guirlandes de métal doré, profusion de miroirs et coussin de velours se révéla très vite être une invitation à recréer mes propres décors. Arabesques de laiton, calottes matelassées cramoisie ou rose tendre se sont transformées en véritables jardins imaginaires, en pièces de théâtre miniatures.

S'y déroulent des conversations colorées, flamboyantes ou poétiques entre fleurs et feuilles naturelles, fruits, légumes, insectes …et des trésors cueillis dans les tiroirs de la Maison Legeron dont les mains d'or façonnent en soie, plume et paillettes depuis quatre générations, cette incroyable féerie d'ornements végétaux, floraux et papillons Haute Couture.
[…]

Mes globes de mariée dans cette nouvelle série, « Couture Gardens », sont une traduction poétique et contemporaine de ce patrimoine revisité où chaque mise en scène, célèbre une nature « fantasmée » intime, élégante, décalée et pleine d'humour".

CLAUDE COMO

Ad Vitam Æternam, 2020, laine touffetée sur toile, 180 x 170 cm

Claude Como est diplômée en arts plastique de l'Université Aix-Marseille.

Elle vit et travaille à Marseille.

Depuis plus de 30 ans, Claude Como interroge le monde en investissant de nombreux moyens plastiques, tels que la peinture, la céramique ou l'installation. Depuis 2019, l'artiste développe une nouvelle forme de travail plastique : le tufting. Cette technique est habituellement utilisée par les artisans pour la confection de tapis. Comme eux, l'artiste projette, à l'aide d'un pistolet, de la laine au bout d'une aiguille à travers un tissu support.

"*J'imagine la réalisation de pièces massives en laine touffetée (tapisserie) et de forme libre s'inspirant du monde végétal, entremêlant de petits végétaux agrandis. Assemblés les uns avec les autres, ces morceaux de nature touffetée permettront de créer des murs végétaux de dimensions variables en fonction des espaces qu'ils envahiront telle une œuvre immersive, proliférante, polymorphe, que l'on peut toucher, caresser et destinée à tous les publics.*

L'installation, ajustable à tout type d'espace, sera pensée comme une œuvre dans laquelle le spectateur pénètre et séjourne, une véritable immersion au cœur d'une Nature sublimée, un voyage dans une nature irréellement augmentée et matérielle".

Claude Como

NICOLAS DHERVILLERS

Still Life I, 2015, tirage pigmentaire sur papier bambou, 60 x 50 cm, édition 5

Nicolas Dhervillers est diplômé d'un master en photographie et multimédia à l'Université Paris VIII.

Il vit et travaille à Paris.

S'inspirant d'une écriture cinématographique, théâtrale et picturale, son travail décloisonne le médium photographique.

"Ces Still Life sont le fruit d'enregistrements d'instants fragiles au cours de repérages pendant mes résidences artistiques en Suisse.

D'une certaine façon, ces natures mortes ont participé à l'élaboration de mes séries les plus emblématiques, sans complètement rentrer dans un corpus établi.

Leurs compositions couleur et texture s'inscrivent dans le processus de recherche d'une image hors-cadre, hors-champs. Elles sont élaborées comme à mon habitude, avec la technique de la nuit américaine sans vraiment savoir où se situe la source lumineuse, si elle est réelle ou artificielle.

Se dessine alors sur ces végétaux figés et gelés, une ambiance entre chien et loup où la vie commence à se révéler, à moins qu'elle ne s'éteigne".

Nicolas Dhervillers

LÉO DORFNER

I formulate infinity stored deep inside me, 2021, aquarelle sur papier, 120 x 90 cm

Léo Dorfner est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris.

Il vit et travaille à Paris.

Parce qu'à force de prolifération, les images ont aujourd'hui perdu de leur aspérité, devenues aussi lisses que l'espace virtuel de leur diffusion, Léo Dorfner en propose une lecture punk qui dérange les interprétations trop chastes.

Sa réappropriation des représentations médiatiques, des icônes publicitaires, des bribes du quotidien et des mèmes visuels dessine une mythologie rock du contemporain aussi incrédule qu'indisciplinée. Par emprunts et citations, par agencement, collage et marquage, il donne forme à des narrations éclatées, souvent absurdes et anachroniques, dans lesquelles PJ Harvey se voit commenter l'histoire de l'art, des statues grecques s'exprimer sur des débats de société et des pin-up de magazine fièrement exhiber leurs tatouages.

Porteurs d'un réel potentiel critique, ses déplacements ne sacrifient pour autant jamais l'intérêt esthétique du dessin.

Malgré l'impertinence de ses sujets, son travail affiche en effet une dimension indéniablement poétique qui repose sur le goût de l'expérimentation graphique et le soin pris à la composition, au cœur d'un jeu plastique entre la texture du papier, la qualité du trait, la nuance des couleurs et les éventuelles légendes qui les illustrent. Les histoires urbaines auxquelles il nous convie révèlent ainsi la belle impertinence de son regard et la capacité des superpositions d'images à faire sens, envers et contre toute logique.

Florian Gaité
Extrait du texte pour l'exposition *Stories from the city*

JULIA GAULT

A4, 2017, feuille découpée, 70 x 70 cm

Julia Gault est diplômée de l'École Nationale des Arts Décoratifs de Paris.

Elle vit et travaille à Paris.

Les œuvres de Julia Gault réactivent la figure du colosse aux pieds d'argile pour sensibiliser au risque d'un effondrement désormais marqueur de l'époque. Depuis l'écroulement des Twin Towers à New-York jusqu'à ceux du viaduc du Polcevera à Gênes ou des immeubles vétustes de la rue d'Aubagne à Marseille, l'opinion publique se rend à l'évidence d'un monde qui vacille de plus en plus sur ses assises. L'instabilité des constructions architecturales est donc d'emblée prise comme un symbole de la fragilisation croissante des systèmes humains qui président à son organisation, et le symptôme d'un désastre global que l'art doit pouvoir anticiper. En prenant l'onde de submersion pour motif, soit l'élévation brutale du niveau de l'eau suite à la rupture d'un barrage, la plasticienne propose de penser les désordres à venir comme autant de fuites et de débordements qui conduisent le monde au seuil de la catastrophe. Pour mieux confronter la démesure de l'homme au risque écologique qu'elle implique, chacune de ses œuvres met ainsi en scène les tensions vives entre des constructions fragiles et les forces naturelles qui les régulent, comme pour renverser le rapport de domination qui s'y exprime.

La mise en jeu de gestes relevant du bricolage ou du savoir-faire artisanal s'envisage donc ici comme le moyen d'une critique des constructions humaines et des limites qu'elles affichent aujourd'hui. A rebours des ambitions d'éternité que formulent les bâtisseurs, les architectures révèlent en effet des faiblesses qui contredisent le sentiment de toute puissance qui a motivé leur érection. Julia Gault donne précisément consistance à des formes structurellement vulnérables, aussi chétives que pathétiques, pour replacer l'homme face à ses responsabilités. L'équilibre précaire a de fait toujours constitué un principe cardinal de son travail de sculpture. Pour cette exposition cependant, elle opère un changement de perspective qui marque une nouvelle façon pour elle d'aborder la matière. Là où son travail se focalisait jusque-là sur les notions de chute, d'ascension et de verticalité, les nouvelles pièces font bien plutôt retour à la terre et aux lois de la gravité. Cette mise à l'horizontale commande en ce sens le choix de matériaux qui évoquent logiquement l'idée de sol et de fondation (terre de faïence crue, terre vivante, sable…) même si leur nature friable et perméable ne permet pas d'écarter le risque de l'accident. Julia Gault laisse au contraire planer la menace, au cœur d'une démarche que l'on pourrait qualifier de « collapsologie plastique », du nom de ce nouveau type de discours qui anticipe l'effondrement à venir et imagine les moyens de l'accompagner. Loin de mettre en doute la possibilité d'un écroulement du monde, le travail de l'artiste permet au contraire de se familiariser avec cette idée, d'en conjurer l'angoisse, et d'indiquer avec l'art comment la sublimer.

Florian Gaité
Extrait du texte pour l'exposition *Onde de submersion*

HAROLD GUÉRIN

To dig dug dug, 2018, Grés rose des Vosges, manche en bois (hêtre), panneau de bois mdf peint, 230 cm de diamètre

Harold Guérin est diplômé de l'École Nationale Supérieure d'Art et de design de Nancy.

Il vit et travaille entre Saint Jean Le Thomas et Paris.

Harold Guérin s'intéresse à nos façons de représenter le territoire, de le saisir et de se l'approprier. Il interroge les relations des individus au paysage, en vue d'un voyage et d'y projeter son imagination. Par le biais du dessin, de la sculpture, de la vidéo et de l'installation, il s'attache à jouer sur des troubles de la perception. Dans ses œuvres, cartes, niveaux à bulle, appareils photo, instruments de mesure et de représentation, sont alors détournés de leur fonction première.

Les écarts se réduisent entre l'outil de mesure, l'image d'un territoire et l'expérience physique d'un lieu.

Différentes temporalités sont au cœur de son travail, d'une action d'un objet à la lenteur d'un processus de prélèvement de matière issues de divers contextes, milieux en transition, paysages parcourus ; l'artiste cherche à faire surgir une certaine mémoire des paysages.

Pauline Lisowski
Extrait du texte publié dans BOUM BANG à l'occasion du solo show à DDessin 2017, Atelier Richelieu, Paris.

BILAL HAMDAD

Nature morte, 2021, huile sur toile, 70 x 70 cm

Bilal est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Il vit et travaille à Paris

Bilal Hamdad explore en peinture le passage entre le secret, l'intime, l'invisible et la divulgation, le partage, le public. Il y a dans cette transformation une dimension à la fois spontanée et forcée qui invite à un rapport tantôt d'empathie tantôt de force avec les sujets qu'il représente.

S'il est question de passage justement c'est parce que ces scènes de vie montrent des sujets actifs, si ce n'est dans la posture, dans l'uniforme qu'ils arborent ou le contexte dans lequel ils se trouvent. En pause, en marche, en transport, en intervention ou en opération, ils revendiquent, malgré une inscription évidente dans la quotidienneté, la singularité d'une expérience presque entre guillemets.

Scènes de genre ou portraits, actifs ou latents, il y a quelque chose de duel qui s'immisce dans les tableaux de Bilal Hamdad, un état transitionnel qui empêche toute définition figée. C'est ce glissement que l'artiste veut mettre en scène, en forme, presque architecturer. Car c'est pour lui dans ces « manifestations discrètes de surface », entre exhibition et banalité, que réside le vrai témoignage social d'un temps.

Elisa Rigoulet
Curatrice et critique d'art.

MAMI KOSEMURA

Drop Off, video Installation / 4K 11.50min.(loop), black & white, silent / 2015

Mami Kosemura est diplômée de L'Université des Arts de Tokyo.

Elle vit et travaille entre Tokyo et Brooklyn.

Mami Kosemura utilise la photographie et l'animation pour explorer la confluence de la peinture, de la vidéo et de la photographie, se référant à des motifs européens classiques et à des sujets traditionnels tels que la peinture japonaise.

A travers ses premières œuvres vidéos revisitant les natures mortes du XVIIe siècle grâce à la photographie et aux outils digitaux, l'artiste reproduit une peinture en deux dimensions dans un espace réel en trois dimensions afin d'observer en permanence sa transformation.

Alternant des œuvres vidéos utilisant la photographie au super ralenti, des phénomènes de longue durée ou des défilement d'images, l'artiste interroge notre perception de la notion d'œuvre d'art au travers d'une série d'œuvres concises et perspicaces jouant d''une variété d'expressions temporelles et de formes.

A travers cette question de mouvement, l'artiste questionne les repères du spectateur. la dynamique de disparition reflète un sens esthétique de l'impermanence et de l'imperfection. Son travail expose ainsi la fragilité des hypothèses humaines et des conceptions sociales en recréant de manière vivante le monde pictural faux et idéalisé de la peinture classique.

GABRIELLE KOURDADZE

Burn-out, 2021, encre sur papier, 56 x 76 cm

Gabrielle Kourdadze est diplômée de L'École nationale supérieure des Arts Décoratifs de Paris.

Elle vit et travaille à Paris.

Gabrielle Kourdadzé poursuit un travail centré sur le dessin. Elle développe une pratique de trait à l'encre, qu'elle applique à l'aide d'un pinceau épais. Ses travaux actuels jouent sur les superpositions de lignes et de matières, en associant cette technique à d'autres outils tels que le crayon de couleur ou la gravure sur bois. Egalement musicienne, elle envisage ses dessins avec un environnement sonore.

Les questions du corps et de sa représentation, du rapport à soi et à l'autre, de la perception physique, sont le fil conducteur des travaux de Gabrielle Kourdadzé. Ainsi, elle a réalisé en 2016 une performance sur la synesthésie pour son certificat de piano au conservatoire. Depuis plusieurs années, ses champs d'inspiration sont aussi divers que la philosophie, la sociologie, les mathématiques ou encore la neurologie.

VIOLAINE LAVEAUX

Nature morte au loup, 2021, porcelaine saturée de laine d'acier, faïence, dimension variable

Violaine Laveaux diplômée des Beaux-Arts de Bordeaux et de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris.

Elle vit et travaille entre Paris et Carcassonne.

Le travail plastique de Violaine Laveaux se développe le plus souvent sous forme d'installations, mêlant dessins, sculptures et photographies tout en puisant dans le glossaire d'une grammaire personnelle où se côtoient figures animales, figures du ciel et objets monde (ces figures archétypales et universelles, formes récurrentes dans sa démarche : bols, clefs, sandales, chaussures, mains, gants, graines, cuillères, oiseaux) et où s'entremêlent en dialogue incessant le minéral, le végétal, l'animal et l'humain.

Grès, faïence, porcelaine font partie de ses matériaux de prédilection. Elle aime le rapport au temps qui s'instaure dans le travail de la terre, ses exigences et ses contraintes. La simplicité des gestes et des matériaux. Depuis quelques années, elle s'intéresse tout particulièrement à l'aspect monochrome, obtenu par l'utilisation de jus de rouille et macération de laine d'acier dans de la porcelaine, pour la singularité de son rendu (un aspect feutre), ce léger trouble obtenu, ce glissement du monde minéral au monde animal...tout en conservant le son de la porcelaine...

JULIE LEGRAND

La Disparition, bottes en caoutchouc et verre soufflé à la canne, 2019, 32 x 40 x 65 cm
Prod. Musverre. Crédit Photo Paul Louis

Julie Legrand est diplômée en lettres modernes (Sorbonne et Paris VIII) et arts plastiques (Paris-VIII).

Elle est également diplômée de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy et de L'École nationale supérieure de création industrielle-Les Ateliers.

Elle vit et travaille entre Paris et Saint-Quentin.

En perpétuelle recherche des possibilités qu'offre la matière-verre, Julie Legrand explore diverses techniques : verre plat, verre soufflé, verre au chalumeau et pâte de verre. Par-là, elle repousse les limites du verre et exploite les possibilités presque infinies de ses états.

Dans un jeu avec les connotations de rigidité et de fragilité qui lui sont associés, le verre se transforme alors en un « fluide vital qui vivifie tous ces matériaux ». Dès lors, il ne s'agit pas de fonder son travail sur la maîtrise technique d'un seul médium mais sur le dévoilement de la poésie des éléments qui nous entourent. Quel que soit le format de ces hybridations, la virtuosité et l'équilibre qui les caractérisent immergent le regardeur dans une totale contemplation.

En associant des matières telles que la céramique et le verre pour signifier « l'énergie de la vie prête à renaître », les thèmes de la renaissance et du cycle de la vie sont explorés.

CLAIRE LINDNER

Entremêlé bleu, 2021, grès émaillé, H 47 x 23 x 29 cm
Photo Anthony Girardi
Pièces réalisées en résidence à l'EACV-Vallauris

Claire Lindner est diplômée de l'Université des Arts et du Design de Norwich, de l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs de Strasbourg et de l'Université des Arts de Camberwell de Londres.

Elle vit et travaille à Soulatge.

"Inquiétante étrangeté » a souvent été employé dans les textes d'historiens de l'art ou de critiques. A tel point qu'on hésite à réinterpréter ce terme d'origine freudienne, qui a servi à décrire nombre de peintures de Giorgio De Chirico, René Magritte ou d'autres Surréalistes.

Pourtant, ce sont bien ces mots qui viennent à l'esprit à regarder les céramiques de Claire Lindner. Formes indéfinies : fleurs, bourgeons, organes, éléments en gestation et nouvelles espèces en cours d'éclosion ou se refermant sur leur intériorité.

Une structure, une silhouette ou un modelé non identifié retient toujours le regard. A l'exemple de son œuvre qui se compose de va-et-vient, constant retour tout en s'inscrivant dans une évolution, les céramiques de Claire Lindner exercent la même réaction chez le spectateur. Celui-ci se retrouve happé, puis peut témoigner d'un mouvement de recul, avant de revenir, amadoué par une apparente douceur et un chaste dégradé de couleurs.

Marie Maertens
Extrait du catalogue de l'exposition de Claire Lindner « L'Air est une Racine » à la Galerie de l'Ancienne Poste

OLIVIER MASMONTEIL

Peter Claez au Japon, 2018, huile sur toile, 46 x 55 cm

Olivier Masmonteil est diplômé de l'Académie des Beaux-Arts Jacques Gabriel Chevalier de Brives et de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Bordeaux.

Il vit et travaille à Paris.

A la fois exigeant et extravagant, Olivier Masmonteil a imaginé un protocole de travail méticuleusement défini, tel un dramaturge qui dès les premiers mots de son texte en connaîtrait déjà le dénouement. Ainsi il écrit progressivement, au fil des années et de ses séries, les chapitres qui constituent, dans un temps présent et futur, sa vie de peintre. Après douze années passées à peindre sans relâche des paysages de tous horizons, regroupés au sein d'un premier volet, *La possibilité de peindre*, il est aujourd'hui arrivé aux prémices de son second chapitre, *Le plaisir de peindre*.

La mémoire de la peinture, série en devenir, constitue pour l'artiste un moyen d'aborder la matière sous un nouvel angle, continuant d'interroger l'histoire de l'art en s'y attaquant cette fois de façon plus frontale et ambitieuse.

À l'instar d'un travail de toute une vie parsemée de séries qui se juxtaposent, ses toiles mêmes sont le résultat de couches successives, une deuxième, troisième, quatrième, voire cinquième étape apportant à chaque fois un sens nouveau, comme un graphiste travaillerait une image, accolant calques sur calques. La multiplication de différents niveaux de représentation lui permettent alors de s'aventurer librement sur cette dualité opacité / transparence dont il aime particulièrement se jouer. Finement construite, chaque strate de ce travail procède en somme du repentir et du recouvrement avec pour l'ambition candide d'en faire un chef-d'oeuvre.

Emeline Vincent
Emeline Vincent est chargée de production au Frac Nouvelle-Aquitaine MECA et commissaire d'exposition indépendante.

HELENE MUHEIM

Unroll and stopover /August 18, 2021, ombres à paupières, encres et poudre de graphite sur papier, 70 x 200 cm

Hélène Muheim est diplômée des Beaux-Arts de Montpellier.

Elle vit et travaille à Montreuil.

Après s'être concentrée sur la technique de la peinture, Hélène Muheim travaille aujourd'hui le graphite, en poudre ou en crayon ainsi que les ombres à paupières pour se consacrer à l'art du dessin.

Ces ombres colorées interviennent de manière estompée, jouant sur la transparence et la superposition, tout en invitant la lumière à parcourir le papier. Par cette technique, elle s'inspire du sfumato de Léonard de Vinci, dont les vues lointaines subliment les scènes au premier plan.

Le paysage, et plus largement le thème de la nature, est prédominant dans la pratique artistique d'Hélène Muheim.

Ses horizons, souvent isolés par un « blanc-contournant », incrustés et cernés par le papier, ont des allures de miroirs déformants, une perception sur un état figé de la nature. Il s'agit en fait de souffler ces « bulles de souvenir qui se déposent sur le papier ». Des paysages intimes et oniriques se forment comme des mythes nouveaux, restituant ainsi l'expérience mémorielle de territoire traversés dont l'échelle qui importe peu, est imprégnée par l'idée d'apaiser l'âme et la nécessité d'intégrer de nouvelles relations au Vivant.

Pensé pour cette exposition, avec « Unroll and stopover / August 18, 2021 » Hélène Muheim déroule comme un paysage un espace temps ponctué de figures intimes et de références poétiques au genre du "Still life".

NATACHA NIKOULINE

Grenade-culotte-couteau, 2019, tirage jet d'encre sur fine Art Hahnemühle Pearl, 40 x 30 cm / 1-3 édition

Natacha Nikouline est diplômée de l'école des Gobelins à Paris.

Elle vit et travaille à Paris.

Inspirée par les nombreuses œuvres de Lev Tchistovsky et Irene Klestova, amis intimes de sa famille, qui meublent sa demeure d'enfance et d'adolescence à Chantilly, Natacha Nikouline s'exprime très jeune par le dessin, la peinture et la photographie.

Les corps, à commencer par le sien, les figures de la mort, et la flore fanée constituent déjà les éléments de son langage. Son travail consiste à évoquer le passage du temps qui se manifeste par la déliquescence organique et matérielle, et les manifestations de souffrances physiques et mentales.

Affrontant les poncifs de la peinture hollandaise du XVIIème siècle, l'artiste donne à voir des images à l'allure de natures mortes d'une effrayante beauté.

Compositions aussi délicates que parfaites, ses vanités rassemblent fleurs fanées et objets symptomatiques de son histoire familiale au sein d'une union mystique.

ALAIN PASSARD

Pommes et endives rouges à la sauge, beurre salé, 2007, collage, 30 x 40 cm

Alain Passard, chef triplement étoilé de l'Arpège, a grandi entouré de grands-parents et de parents qui partageaient tous un intérêt pour l'art et la création. La grand-mère était une très grande cuisinière, le grand-père travaillait le rotin, l'osier et le bois. Sa mère était couturière et passionnée de couture, son père était musicien.

En 2017, et pour la première de l'histoire, un chef est étroitement associé à une exposition. À la fois commissaire et artiste, Alain Passard investit le palais des Beaux-Arts de Lille essaimant au milieu des collections du musée, une cinquantaine d'œuvres en lien avec son univers, mais aussi ses propres créations plastiques.

Depuis presque deux ans, Alain Passard collabore avec le magazine Beaux-Arts en concoctant, tous les mois, une recette inspirée d'une œuvre d'un grand maître.

"Très tôt, j'ai eu envie de dessiner, colorier. Aujourd'hui, dans ma cuisine, cette recherche artistique est toujours présente. Au-delà des saveurs, je cherche toujours une manière de sublimer un geste ou une recette avec une touche que l'on pourrait dire artistique".

Alain Passard

LIONEL SABATTÉ

Ours du 18-03-18, 2018, fer et bronze oxydé et acrylique sur papier Arches, 81 x 120 cm

Lionel Sabatté est diplômé de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Il vit et travaille entre Paris et Los Angeles.

Lionel Sabatté échafaude des techniques pour animer des formes. Il y a les échafaudages sculpturaux dont surgissent des créatures en béton, en poussière, en ferraille ornée de pièces de monnaie - orientalisme nourricier –, en rognures d'ongle, en peaux mortes de pied, captant le nomadisme fondamental du cycle du vivant, hybride, fertilisateur, utilisant des matériaux vieux comme le monde

[...]

Lionel Sabatté peint et crée, avec des sensations visuelles qui combinent transparence et opacité, de la sensation de chose physique, sensation qui renvoie à tout l'éventail du palpable, du touché à l'imagination, du consistant aux brumes de l'imaginaire. La forme dérive de la matière, elle coule de la source d'indétermination matérielle qu'est la peinture, jouant de facteurs chimiques comme la température et la densité particulière des différents mélanges de fluides en peinture, se prêtant à différents processus de recouvrement, de coulure, d'irisation, de saturation, de durcissement, de fixation sur la toile – jusqu'à l'arrêt quand la différentiation des formes et des volumes est là.

Mériam Korichi
Extrait du texte Indice d'iode

JEANNE SUSPLUGAS

Pharmacie Gazon, 2020, bronze, 55 cm (hauteur) - 44 cm (diamètre)
Vue de l'exposition Pharmacopée, Musée Fabre, Montpellier, 2020-2021

Jeanne Susplugas est titulaire d'un doctorat en Histoire de l'Art obtenu à Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Elle vit et travaille à Paris.

La démarche de Jeanne Susplugas, engagée et sensible, s'en prend à toutes les formes et stratégies d'enfermement. Elle n'a de cesse d'interroger les relations de l'individu avec lui-même et avec l'autre, face à un monde obsessionnel et dysfonctionnel.

Avec distance et précision, elle explore un large éventail de médiums – dessin, photographie, installation, sculpture, son, film, réalité virtuelle, verre, céramique, fil de lumière. Autant de langues qui s'enrichissent mutuellement pour créer une esthétique séduisante en apparence mais vite inquiétante voire grinçante. Les ramifications qu'elle élabore créent une œuvre globale riche d'interprétations.

Un travail protéiforme, transversal, qui met le regardeur face à des sensations contradictoires - troublé et rassuré, inquiet et serein.

Les bassines transportées sur la tête par les femmes et enfants d'Afrique sont appelées les « pharmacies gazon ». Derrière cette poétique dénomination, elles contiennent jusqu'à 70% de faux, allant de la farine au verre pilé, ayant entraîné la mort de nombreux enfants.

La préciosité du bronze et son traitement évoquent la richesse et ainsi le manque d'accès aux médicaments dans certaines parties du monde. Il apparaît aussi comme monnaie d'échange, moyen de s'enrichir sur la pauvreté et l'ignorance.

FLORIAN VIEL

3D Gardening (étude pour les épiphytes), 2021, bois, impressions 3D, 82 x 37 cm

Florian Viel est né en 1990 à Bayeux. Il est diplômé en 2014 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris.

Lauréat de la 11e Biennale de la jeune création 2016, il réalise dans le contexte d'une résidence de création au centre d'art de La Graineterie, en 2017, sa première exposition personnelle No Lifeguard on Duty, soutenue par la Bourse des Amis des Beaux-Arts de Paris. En 2020, il expose dans la cour du FRAC Centre à Orléans en partenariat avec La Borne – POCTB.

Il vit et travaille à Paris.

Ancrée dans les questions relevant du tropicalisme, ses œuvres usent des ressorts d'une imagerie construite au travers du prisme occidental. L'utopie se confronte à une vérité beaucoup plus brute, que le jeune plasticien replace dans notre quotidien par le biais d'images, de dessins, d'objets ou d'installations.

Mixant volontairement les techniques, il recrée avec décalage l'histoire de lieux traversés, de situations observées ou de rencontres vécues lors de ses voyages. Désabusés et rêveurs à la fois, nous voici face à l'envers d'un décor fantasmé.